

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Petit manuel des études littéraires de Guy Laflèche, ou le bouleversement des études littéraires

Guy Laflèche, *Petit manuel des études littéraires*, Montréal, vlb éditeur, 1977, 117 p.

Patrick Imbert

Numéro 7, août–septembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40462ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1977). Compte rendu de [Petit manuel des études littéraires de Guy Laflèche, ou le bouleversement des études littéraires / Guy Laflèche, *Petit manuel des études littéraires*, Montréal, vlb éditeur, 1977, 117 p.] *Lettres québécoises*, (7), 40–41.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

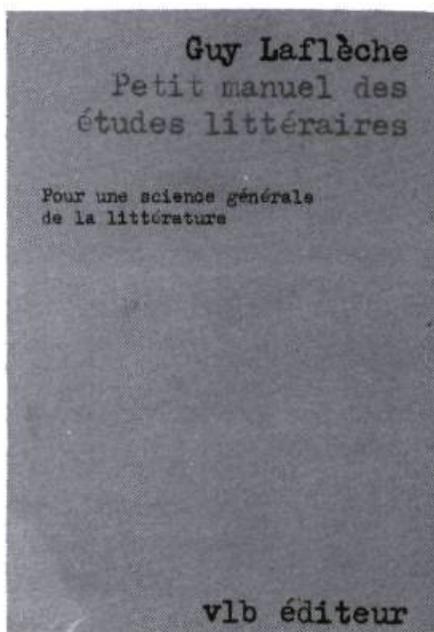
<https://www.erudit.org/fr/>

Petit manuel des études littéraires de Guy Laflèche

ou le bouleversement des études littéraires

Guy Laflèche n'a pas fini de nous étonner avec son ouvrage au titre d'apparence contradictoire. Ce titre est double. D'une part *Petit manuel des études littéraires*¹ où il semble que le propos de l'auteur soit de commercialiser avant tout un ouvrage de vulgarisation et d'autre part *Pour une science générale de la littérature* manifestant un effort de synthèse des plus poussés et une ambition des plus louables. Voilà bien de quoi déconcerter l'oeil avide du chaland. Alors qu'en est-il?

D'emblée, on peut affirmer que le lecteur sera fortement stimulé par un certain nombre d'affirmations catégoriques issues des nouvelles théories littéraires entrant en conflit, plus ou moins violent, avec les traditions des études littéraires: «Je répète que mon entreprise est terroriste parce que je refuse de prendre seulement en considération les arguments de la police littéraire. Comme toute police, la littéraire a cette conviction de pouvoir discréditer d'un mot et sans aucun travail tout ce qui pourrait conduire à envisager de transformer ce qu'elle a pour fonction de maintenir en place et bien en place: dans le cas qui nous occupe une conception «romantique», c'est-à-dire émotive et inefficace des études littéraires.» (p. 11). Voilà qui est direct et qui a l'avantage de situer les a priori de chaque parti. Ainsi, en littérature, Guy Laflèche, comme bien d'autres, de Barthes à Kristeva en passant par Toma Pavel, tente de bouleverser une conception qu'il considère désuète de l'enseignement et de la recherche en littérature. Pour cela, il s'inspire de la linguistique structurale et de la glossématique hjelmslevienne² et s'appuie sur les déconstructions idéologiques proposées par la sociologie.



Dès lors, nous nous trouvons dans un univers où l'herméneutisme à la Ricoeur³ n'a pas de place, contrairement à d'autres théoriciens, tel Raymond Montpetit⁴ qui ne le rejette certes pas aussi brutalement: «... Celui qui veut décrire la littérature ne doit pas se prendre pour un agent secret ou une espèce de James Bond qui découvrira les «sens cachés» des oeuvres ou des textes littéraires: sa fonction n'est pas «d'interpréter», mais de *décrire* les oeuvres littéraires.» (p. 22) Le critique littéraire, tout comme le professeur, doit, à l'instar du linguiste, décrire avant tout l'oeuvre littéraire. Dans cette optique, le professeur n'est plus un spécialiste d'un auteur ou d'un siècle, mais celui qui propose une description de la littérature et qui tend à jeter les fondements d'une science de la littérature. Même si Guy Laflèche est extrêmement conscient de cette dialectique entre science générale de la littérature s'enracinant dans la description du texte et communication ou apprentissage d'une littérature, il

se dirige nettement dans la première voie.

En effet, à l'instar d'Ivan Illich dans *Pour une société sans école*, il balaie en quelques phrases lapidaires toute tentative de communiquer une idéologie et un ordre culturel par le biais d'un enseignement pseudo-humaniste tel qu'il s'incarnerait notamment dans l'histoire: «...l'histoire littéraire, qui devrait en effet relever de l'histoire, n'a, dans les pratiques qu'on lui connaît actuellement (c'est l'histoire dite littéraire), que de vagues analogies avec cette science sur laquelle on peut estimer qu'elle retarde d'un bon siècle. Il n'est qu'à voir le rôle qu'y joue encore la psychologie romantique du siècle dernier pour s'en assurer: camouflée ou non par le vocabulaire de la sociologie ou de la psychologie moderne, elle apparaît non pas comme une science, mais bien comme une institution destinée à perpétuer une conception sacralisée de la littérature où les textes sont des prétextes à une suite de biographies de grands hommes.» (p. 83). Quant à la littérature comparée, telle qu'elle est généralement conçue, elle est, de même, passée au vitriol du raisonnement de notre critique: «Ce qu'on baptise littérature comparée regroupe ce qui vit très largement de congrès, de colloques et de conférences.» (p. 71). Mais alors quel serait l'objectif de la littérature comparée vous direz-vous? Ce serait de décrire les textes littéraires mais surtout tous les plans des textes littéraires, dans leur dimension linguistique.» (p. 67) Avec beaucoup de bon sens, notre théoricien souligne que le problème fondamental serait celui des traductions. Comment, en effet, traduire les connotations littéraires sans mutiler le plan de la dénotation et inversement

peut-on oser s'en tenir à une traduction dénotative qui ne tiendrait pas compte de cet étoilement connotatif dont parle Barthes dans *S/Z*?⁵

Ce radicalisme est donc stimulant car il est loin d'aboutir uniquement à une remise en question d'éléments désuets. Il se fonde aussi sur des propositions éminemment constructives lorsqu'il considère que les sciences de la littérature représentent une partie de la linguistique, qui elle-même fait partie intégrante de la sémiologie, elle-même englobée dans la sociologie (p. 36). Évidemment, parfois, les définitions fournies par notre théoricien sont quelque peu floues, ainsi lorsqu'il parle de la sémiologie comme de «la science des signes» (p. 36). On aurait au moins souhaité qu'il ajoute le qualificatif «conventionnel» au substantif «signe», ou qu'il parle plutôt de l'analyse des systèmes de communication fondés sur l'arbitraire (l'immotivation dirait Benveniste) du signe comme le propose Saussure⁶. Il aurait alors suffi de préciser que cette notion de système de communication est élargie énormément lorsque Saussure parle de la sémiologie comme de la «science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale». Pourquoi ne pas avoir mentionné Tel Quel et Kristeva parlant de la sémiologie comme d'une science des idéologies que soutiennent toutes les pratiques significatives⁷. Ce n'est malheureusement pas le seul endroit du livre où les définitions sont quelque peu incomplètes ou partielles. Quant à la sémiotique, elle désigne, pour Guy Laflèche (p. 39), les sémantiques de la littérature et serait donc située aux niveaux de la forme et de la substance du contenu. Il y a loin de cette définition à celle qui rapproche la sémiotique (qui n'est pas une science s'appliquant uniquement à la littérature) de la théorie de la signification, ce qui débouche sur l'idée qu'elle est en même temps sa propre théorie. Déplorons encore l'absence d'un glossaire suffisamment précis ainsi que d'une bibliographie, mais n'ergotons pas outre mesure et retenons le schéma de la page 57 qui propose une synthèse rapide et extrêmement féconde des plans du texte littéraire. Sur ce schéma est basé toute la re-

marquable cohérence de l'ouvrage.

En effet, Guy Laflèche sait nous présenter clairement les diverses étapes d'une analyse du texte littéraire, depuis sa description jusqu'à ses dimensions diverses relevant de l'intertextualité, en passant par ses diverses techniques: technique de bibliographie, d'éditions, etc. Cette notion d'intertextualité prise dans sa dimension temporelle par exemple, est extrêmement féconde et s'éloigne nettement des recherches traditionnelles sur les sources ou la fortune des textes. Elle a pour «objet tous les plans du texte littéraire dans leur dimension temporelle, c'est-à-dire qu'il doit exister tout aussi bien une stylistique qu'une narratologie, une rhétorique ou une thématique diachroniques. Et cette science pourrait être pratiquement conçue, elle aussi, sur le modèle général de la grammaire transformationnelle, si elle se donnait pour objectif de dégager les règles qui permettent de décrire les transformations de chacun des plans du texte dans le temps...» (p. 84). On se souvient ici, bien sûr des idées de Barthes dans *Le degré zéro de l'écriture* et surtout de Kristeva dans *Le texte du roman*.⁸

Ainsi dans *Petit manuel des études littéraires*, on assiste au déploiement d'une révolution en marche qui joue sur l'ironie, la polémique et sur un terrorisme qui est certes générateur de nombreuses questions: «... chacun sait, sans être nécessairement hégélien, que les idées ne naissent pas de rien et qu'aucune ne naît en dehors de la violence des conflits.» (p. 14) La provocation a toujours été stimulante car elle évite généralement les banalités dont la littérature comme la critique ou l'enseignement n'ont que faire. Toutefois, de ce point de vue, il est intéressant de noter un élément de la conclusion où on affirme que «la science de la littérature... a été décrite... comme évidente» et on ajoute: «Si l'évidence tourne — comme j'en suis persuadé — en idée reçue, j'aurai joué gagnant.» (p. 106). Si certains furent choqués par le ton provocant et les assertions subversives, on pourrait l'être par ce soudain rêve d'idée reçue, de stéréotype ou de cliché qui semble appeler de toute urgence son Flaubert, son

Ferron son André Breton ou son Karl Marx. La portée intellectuelle, sociale ou politique de l'idée reçue, quelle qu'elle soit, ne peut être que voisine de zéro. On pense alors immédiatement aux psychiatres R.D. Laing et D.G. Cooper analysant les dialectiques marxiste et existentialiste: «A totalization, somehow dissociated from the act that constitutes it, established as a finished entity once and for all, would be a totality. But Hegel and Marx have shown that the very condition of change, of history, is that each totalization is subject to detotalization.» Et encore: «One may pride oneself that one's own synthesis contains the overall truth — until such hubris is humbled before the realization that this in turn cannot but be devoured in another synthesis, detotalized in another's totalization, and so on, *ad infinitum*.»⁹ Force est bien de constater que ces remarques s'appliqueraient à un matérialisme mécaniste qui se scléroserait dans des idées reçues et qui aurait perdu toute notion de dialectique. On ose espérer que les idées reçues dont on parle ne sont qu'un artifice pour manifester la présence réelle de cette science générale de la littérature dont certains tentent encore de nier l'existence mais qui se manifeste avec éclat dans l'ouvrage de Guy Laflèche.

PATRICK IMBERT.

1. Guy Laflèche, *Petit manuel des études littéraires*, Montréal, vlb éditeur, 1977, 117 p.
2. L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, éd. de Minuit, 1968, 227 p.
3. P. Ricoeur, *Le conflit des interprétations, essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, 1969, 505 p.
4. R. Montpetit, *Comment parler de la littérature*, Montréal, Hurtubise-HMH, 1976, 194 p.
5. R. Barthes, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970, 278 p.
6. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1968, 331 p.
7. J. Kristeva, *Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, 380 p.
8. J. Kristeva, *Le texte du roman*, Paris, Mouton, 1970, 210 p.
9. R.D. Laing et D.G. Cooper, *Reason and Violence*, Tavistock, London, 1971, 184 p., p. 11.